

Se divertir en 1850

Dossier enseignants / Visite de Poul-Fetan



Depuis les années 1980, l'histoire sociale a enfin acquis ses lettres de noblesse. Nos connaissances sur le quotidien des paysans, notamment en Bretagne au 19^{ème} siècle, en ont été considérablement modifiées et améliorées. Les études portant sur les documents d'archives (registres, actes notariés...) ou sur les témoignages d'époque (autobiographies, récits de voyage) nous permettent d'avoir désormais une vue d'ensemble de la vie dans les fermes, en particulier vers 1850.

La vie est alors rythmée par le calendrier des travaux des champs, et les journées s'écoulent tranquillement, entre travaux domestiques et activités extérieures. Cette vie de labeur, si différente de la nôtre, est néanmoins ponctuée de moments de convivialité et d'échange ; les distractions se font en famille, mais également entre voisins. L'esprit de « clan » est alors très développé dans les campagnes bretonnes.

Les « loisirs » sont simples mais nombreux, puisque les paysans aiment à chanter, danser, se lancer des défis, jouer ou se raconter des histoires, à tout moment, même lors des grandes journées de moisson.

Il est également des occasions particulières, lors desquelles les paysans quittent leurs vêtements de travail pour se parer de leurs plus beaux atours. Il s'agit souvent de cérémonies ou de fêtes religieuses (mariages, pardons...) qui se poursuivent bien souvent par des réjouissances profanes (repas copieux et arrosés, fête foraine, foires, ...). Les enfants ne sont pas en reste, qui savent se fabriquer des jouets buissonniers avec ce que la nature leur offre ou s'inventer des jeux de toutes sortes. L'imagination enfantine n'a que peu de limites, hier comme aujourd'hui.





Des occasions pour se distraire

Poul-Fetan, un village de paysans

Les origines:

La présence de plusieurs sources a permis l'implantation d'une ou de plusieurs fermes dès le 16^{ème} siècle. Le lavoir et la fontaine qui l'alimente ont d'ailleurs donné au village son nom breton (« lavoir de la fontaine »).

Les documents d'archives sont peu nombreux pour le siècle suivant. Il semble néanmoins que le village se compose alors de plusieurs fermes, relevant de plusieurs propriétaires. Au moins 2 seigneurs se partagent la propriété théorique du village, le comte de Ménoray et le seigneur de Tévellec. Mais la propriété effective revient à 2 paysans résidant hors du village et sous-louant leur bien à des paysans plus modestes. A partir du 18^{ème} siècle, les familles de paysans propriétaires s'installent au village, constituant des lignées présentes jusqu'au siècle suivant.



Poul-Fetan vers 1850

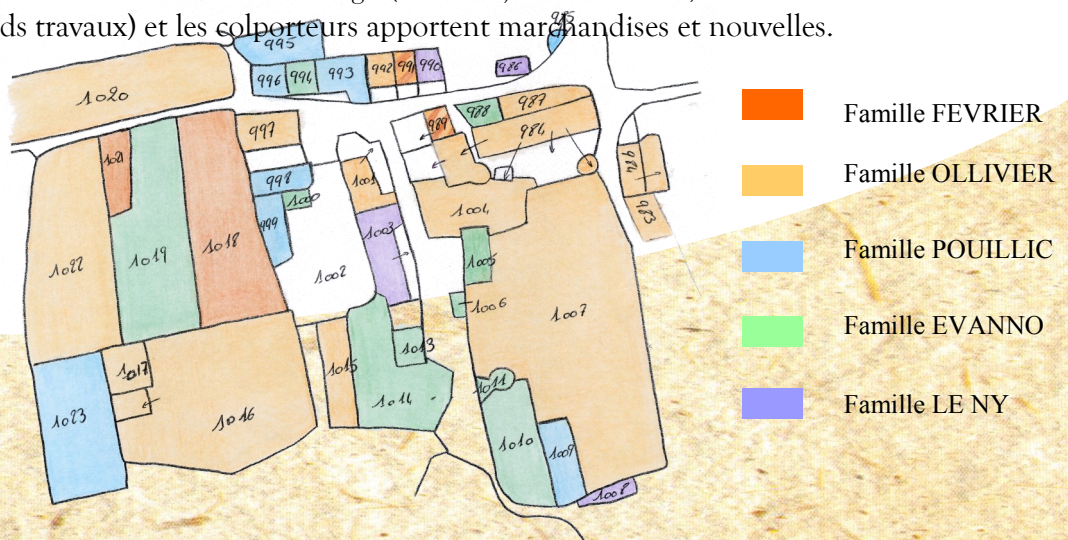
Le cadastre daté de 1844 nous permet d'avoir une vue d'ensemble du village dans les années 1850.

5 familles de propriétaires et 2 familles de locataires vivent alors au village, soit une cinquantaine de personnes. Certains sont mentionnés dans les registres d'état-civil, à l'occasion d'une naissance ou d'un mariage.

Les niveaux de richesse varient ; si la famille Ollivier possède 2/3 des 38 hectares de terres entourant le village, les 4 autres familles possèdent des fermes modestes (en moyenne 4 hectares). Les bâtiments agricoles sont peu nombreux : 1 remise à bois, 2 granges, 2 ou 3 celliers, 1 écurie et 3 fours à pain .

Poul-Fetan est un village de paysans mais abrite également des artisans, notamment un tisserand et un maçon.

Les habitants du village vivent pour la plupart quasiment en autarcie, consommant les céréales qu'ils cultivent et fabriquant eux-mêmes leurs vêtements et outils. Néanmoins, les paysans ne vivent pas repliés au village ; les occasions sont en effet nombreuses de sortir du village (marchés, foires et fêtes) ou au contraire de recevoir des visiteurs (mariages et grands travaux) et les colporteurs apportent marchandises et nouvelles.



Les mariages: ripailles et danses

Les occasions de rencontres sont assez nombreuses dans les campagnes. Les unions se font le plus souvent dans le cadre de la paroisse. Il arrive que les mariages soient de raison plus que d'amour: il s'agit alors d'accords pour unir des terres, ou d'arrangements financiers car l'usage de la dot perdure. Quelques mois avant le mariage, les familles des futurs époux se rencontrent pour officialiser l'union lors d'un repas de fiançailles. Vers 1850, les parents font parfois le « tour du propriétaire » dans la ferme de la belle famille, afin d'éviter toute mésalliance (mariage entre classes sociales différentes). Le recours au darbodeur ou entremetteur (appelé « jao » à Quistinic) est fréquent.

Le lundi est consacré aux préparatifs, le mardi à la noce, le mercredi au retour et le jeudi et vendredi au rangement. Comme chaque fête bretonne s'accompagne de musique, c'est au son du biniou et de la bombarde que le cortège se rend à l'église. Ces sont encore les sonneurs qui mènent la danse à la sortie de l'église et devant toutes les tavernes du bourg où les invités se désaltèrent. Des rondes s'improvisent sur les places du village. Musiciens en tête, le cortège reprend le chemin de la ferme où les festivités se termineront, parfois ralenti par des « barrages » improvisés levés contre quelques piécettes .

Dans le pays de Quistinic, à l'arrivée du cortège à la ferme, les enfants et jeunes gens participent à l'arbre de noce; ils dépouillent joyeusement un arbre au préalable chargé de rubans et friandises.

Vient ensuite le repas. Les nombreux convives (parfois 600 invités) s'installent pour un copieux repas arrosé de vin et de cidre. Plusieurs bœufs et tonneaux sont ainsi sacrifiés. Le banquet se termine par des desserts (à chaque secteur sa spécialité) d'autant plus appréciés qu'ils sont absents des repas quotidiens.

A peine remis de la noce, les proches reviennent le lendemain pour le retour. Les mendiants des alentours se pressent également, bénéficiant des largesses des mariés.



Les fêtes religieuses

Messe dominicale et pardons

Garçons et filles suivent la messe et le catéchisme ensemble, mais monsieur le recteur veille au grain et la mixité n'est qu'apparente puisque dans la maison du seigneur, il y a un côté pour les hommes, un autre pour les femmes.

Souvent les enfants, comme leurs parents d'ailleurs le plus souvent, ne comprennent pas grand chose lors de la messe, dite en latin. Ils connaissent les prières par cœur et répondent donc en chœur, mais au final saisissent peu les rites. Le sermon, fait dans la langue locale (jusque 1903 environ) est donc à peu près la seule chose que les fidèles retiennent de la messe.

En Bretagne, il y a encore à l'époque de nombreux pardons. Chaque chapelle quasiment organise, une fois l'an le plus souvent, une grande procession, durant laquelle chacun vient demander la rémission de ses péchés.

Les cérémonies religieuses sont suivies de festivités profanes (concours de lutte, danses, foire...).

Noël

Noël revêt encore à cette époque une dimension religieuse. Il n'y a pas encore de sapin dans les chaumières ni de chaussons sous la cheminée attendant les présents de ce cher Père Noël. Il s'agit encore de fêter la naissance du divin enfant. Les rituels sont toujours les mêmes. En fin de journée, le doyen des hommes bénit la bûche de Noël, préalablement décorée de rubans. Il la dépose ensuite dans l'âtre. La grand-mère raconte aux plus jeunes les prodiges de la nuit sainte (animaux qui parlent, menhirs qui vont boire à la rivière, défunts qui reviennent).

On écoute les chanteurs de Noël qui font la tournée des fermes (le plus souvent des mendiants ou des bandes de jeunes qui gagnent ainsi quelques pièces).

Au son des cloches, armés de lanternes, les paysans prennent le chemin de l'église pour la messe de minuit. On y a placé de la paille fraîche sur le sol, pour atténuer le froid, mais souvent les enfants en bas âge restent bien au chaud à la maison. Avant la messe, chacun ira voir la crèche et faire une petite offrande.

Le retour à la ferme est le moment d'un repas, assez sobre, terminé par des pâtisseries achetées au bourg. Les enfants déjà couchés trouveront une part de gâteau près d'eux à leur réveil et quelques présents (noix, pommes...) déposés par l'enfant Jésus dans leurs sabots.

Le réveillon de la saint Sylvestre se déroule souvent de la même façon.



Carnaval, Pâques

Cette fête n'est pas destinée qu'aux enfants. C'est une pratique qui doit remonter aux cultes païens, une façon de chasser l'hiver.

Tout ou presque est permis lors du carnaval, aussi l'Eglise ne voit pas cette fête d'un très bon œil.

Petits et grands peuvent se déguiser, faire des farces, chanter... Les trois jours de Carnaval, précèdent 40 jours de Carême, où les restrictions seront nombreuses ; il faut donc en profiter. Au soir du troisième jour, le « roi de paille » est brûlé en place publique (symbolise l'hiver).

A la fin du Carême, les fermes ont profusion d'œufs (ils n'ont pu être vendus ou consommés puisque proscrits pendant cette période). Les femmes les cuisent et les teignent, avec des fleurs de genêt ou des pelures d'oignons et les offrent aux enfants.

Les veillées

Les enfants, comme leurs parents, travaillent beaucoup mais les occasions sont aussi nombreuses de se divertir, de passer des moments de convivialité, en famille ou entre amis.

Les soirées hivernales sont prétextes à des veillées au coin du feu, en famille ou entre voisins. Le repas terminé, après la lecture de la « Vie des Saints » s'ouvre une soirée de jeux (baz-youd, bras de fer, main chaude, cartes, dominos...), de contes, de chants, de danses et de rires. On travaille également (filage, paniers, couture, outils...), mais à son rythme. Il n'y a pas de règle, de cérémonial précis, c'est la spontanéité qui règne.

S'il y a des conteurs professionnels encore au 19^{ème} siècle, d'autres personnes peuvent raconter des histoires lors de la veillée: un mendiant qui paye ainsi sa pitance, un tailleur que l'on a fait venir à la ferme pour la confection d'un nouveau costume, le grand valet, la servante (d'ailleurs savoir raconter des histoires pour les enfants fait souvent partie des termes du « contrat de travail » verbal qui la lie à son employeur).

On chante aussi des chansons. Lors des foires et marchés, les paysans achètent parfois auprès de chanteurs itinérants des chansons populaires, imprimées sur de simples feuilles volantes, à la portée de toutes les bourses.



A chacun ses loisirs



Créatures de l'imaginaire breton:

L'Ankou et le Diable:

Il ne fait pas bon entendre, dans la nuit, les grincements de roue d'une charrette! Ils annoncent le passage de l'Ankou, personnification de la mort chez les Bretons. Il est le plus souvent représenté sous la forme d'un homme squelettique, aux longs cheveux blancs, couvert d'un chapeau à larges bords plus qu'usé. La faux qu'il porte, emmanchée à l'envers, lui est caractéristique. Il s'agit d'une âme damnée (souvent le dernier mort de l'année) qui endosse malgré elle ce rôle de fossoyeur pour l'année suivante. Certaines chapelles bretonnes possèdent des statues ou des vitraux représentant l'Ankou.

L'Ankou, avec qui il est difficile de négocier, est beaucoup plus craint dans les campagnes bretonnes que le diable. Il est vrai que dans les contes, ce dernier est souvent un pauvre bougre dupé par les âmes qu'il convoite. N'est-il pas affublé de sobriquets tels Polig ou Grand Biquion, qui n'inspirent pas vraiment la crainte?

Les fées:

Les abords des fontaines et sources seraient habités, selon la croyance populaire, par de belles jeunes femmes, que certains jadis auraient aperçues, peignant leur longue chevelure ou dansant sous la lune. D'ordinaire bienveillantes à l'égard des humains, ces fées peuvent se révéler malfaisantes si on leur manque de respect, et parfois prêtes à tout pour séduire les hommes, même mariés, afin d'assurer leur descendance. Les dolmens quant à eux abriteraient de vieilles fées laides.

Par respect ou par crainte, certains paysans jettent parfois des bouquets de fleurs devant les « grottes aux fées ».

Lutins et korrigans:

Traverser des landes au clair de lune est propre à développer l'imaginaire des paysans, petits ou grands.

Les jeunes pâtres revenant des champs ne tiennent-ils pas, au 19^{ème} siècle, serrée la queue de leur vache, pensant ainsi se protéger de rencontres surnaturelles. Les lutins, aussi appelés korrigans, poulpiquets, ozégans...suivant les secteurs, sont particulièrement redoutés, car réputés des plus facétieux. Ils se plaisent à jouer des tours aux humains, notamment à les égarer dans la lande. Les paysannes prennent également soin de ne laisser seul leur bébé à la maison, de peur de se le faire enlever par une korrigane! Mais les korrigans rendent aussi de menus services domestiques à qui les traite correctement. Aussi, les restes du repas ou une pierre plate dans l'âtre leur sont parfois réservés.

Les revenants:

Les contes sont souvent l'occasion de rappeler la morale, les règles de vie, les interdits, les croyances religieuses, notamment ceux qui traitent de revenants et autres fantômes. Le plus souvent, ces derniers sont vus comme des âmes condamnées pour les péchés commis de leur vivant.

Près des lavoirs, on croise parfois des lavandières de nuit lavant inlassablement le même drap. Il s'agirait de femmes infanticides. Qu'un homme s'approche du lavoir de nuit, et il est mis à contribution pour tordre un drap devenant son propre linceul. Il faut y voir à la fois une « leçon » pour les femmes (ne tuez pas vos enfants) et pour les hommes (ne vous approchez pas du lavoir: les hommes alcoolisés peuvent s'y noyer).

Il est de même recommandé aux femmes de ne pas filer ou coudre passé minuit, sous peine de s'attirer les foudres des « fileuses » de la nuit. D'autres contes évoquent des « bugul noz » (les bergers de la nuit) qui enlèvent les jeunes pâtres attardés aux champs. Il s'agit là de s'assurer de l'ordre social, que tout le monde soit chez lui la nuit et respecte le rythme de vie commun aux paysans bretons.

Pour se prémunir contre ces mauvaises rencontres, les paysans déploient souvent tout un arsenal de pratiques, plus ou moins païennes, pour éviter que les revenants ne pénètrent dans leur maison. Ainsi, contre les lavandières de nuit, il faut accrocher le trépied au clou, et mettre le balai la tête à l'envers, afin que la « maouez noz » ne puisse leur demander de lui ouvrir la porte.

Dans les monts d'Arrée, on jette parfois des mottes de beurre autour du village pour que les fantômes s'en contentent et n'approchent pas plus près.

Lors d'un décès, on laisse la porte et la fenêtre ouverts, on vide les récipients d'eau et on couvre les miroirs, afin que l'âme ne reste pas dans la maison.



Les jeux et sports d'adultes



La vie quotidienne des paysans bretons vers 1850 est placée sous le signe du travail. Les journées s'écoulent au gré des travaux des champs, des soins aux animaux, de la fabrication ou réparation d'outils, des travaux ménagers (filage, préparation des repas...)...**Les paysans parviennent néanmoins à se ménager des moments de convivialité et de partage.** Toutes les occasions sont bonnes pour s'évader d'un quotidien souvent rude, même les grands travaux des champs sont prétextes à des concours entre jeunes hommes désireux de faire montre de leur force.

C'est principalement lors des pardons et fêtes paroissiales que se pratiquent les jeux traditionnels.

Nombre de voyageurs étrangers ont rapporté que les Bretons du 19^{ème} sont en général des joueurs invétérés, qui souvent misent de l'argent. On recense plus d'une centaine de jeux traditionnels en Bretagne, découlant de quelques grandes catégories. En effet, comme pour les costumes ou la danse, l'esprit de clocher, la rivalité entre paroisses voisines est telle que chacun apporte des variantes aux règles « universelles » afin de se constituer un jeu particulier, parfois même unique.

Cette rivalité inter-paroissiale se révèle notamment dans la pratique de sports tels que la soule ou le gouren.

La soule représente l'ancêtre du football ou du rugby. Le ballon est constitué d'un sac de cuir bourré de son de céréales. Le but est d'emmener le ballon dans le camp adverse.

Le gouren est une lutte bretonne, se pratiquant traditionnellement sur de la sciure.

Ces jeux n'ont pas souvent été vus d'un bon œil, notamment par l'Eglise, considérant que cela entraînait des débordements (ce qui n'est pas tout à fait faux car le jeu s'accompagne souvent de la boisson), mais surtout que cela distrairait leurs ouailles de la pratique religieuse.

Les jeux traditionnels ont quasiment disparu au début du 20^{ème}, pour renaître seulement après la seconde guerre mondiale.

Les jeux traditionnels peuvent être classés en plusieurs catégories :

jeux d'adresse quilles, palets, boules

jeux de force : lever perche, essieu, baz-yod, lancer bottes, course de meunier, tir à la corde...

jeux de pâtous

jeux buissonniers

jeux de veillées « main chaude », bras de fer

jeux de café dominos, cartes, birinic, billards



Les jeux d'enfants

Si les fillettes restent souvent près de leurs mères à la maison, **les jeunes garçons passent le plus clair de leur temps au grand air**. Très jeunes, dès 4 ou 5 ans parfois, on leur confie la surveillance du troupeau (3 vaches, 1 chèvre, 1 mouton) qu'il faut emmener paître dans les landes voisines plusieurs heures durant. Cette activité leur laisse donc tout loisir pour s'amuser, seul, mais le plus souvent avec les autres pâtres du village.

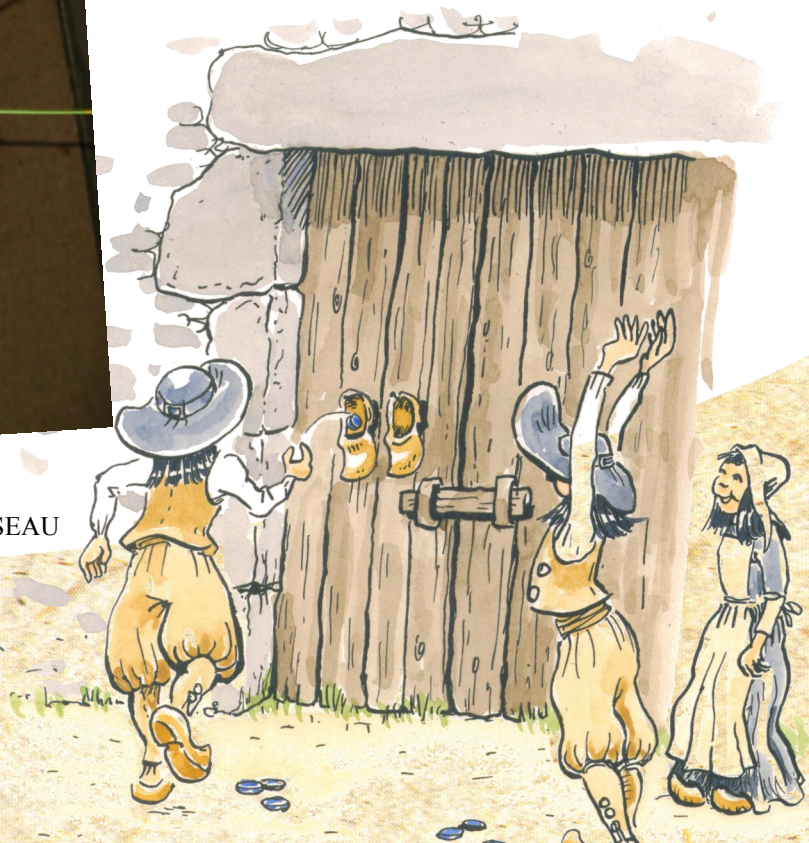
Si les enfants des bourgeois des villes ou les jeunes châtelains ont des jouets en bois, parfois achetés en magasin (trains en bois, soldats de plomb), les petits paysans doivent se contenter de jouets buissonniers fabriqués par leurs soins, avec les matériaux puisés dans la nature lors de leurs escapades. Ils sont suffisamment agiles et imaginatifs pour fabriquer des **sifflets, pétoires, lance-pierres ou petits moulins**. D'autant que très jeunes, ils ont dans leur poche leur couteau « multifonctions ».

Plus rarement, leurs parents ou grands parents leur confectionnent des jouets en bois, miniatures des outils des grands (petite charrette en bois, poupées de chiffons pour les fillettes).

Ils connaissent aussi de nombreux jeux collectifs, des traditionnelles quilles ou boules (pratiquées par les enfants comme les hommes adultes) au plus spécifique « jeu des noix » (pratiqué par les enfants et les jeunes filles). Le premier joueur lance ses noix dans le trou ; si les noix tombées dans le trou sont en nombre pair, ils remporte la mise et relance, sinon, il passe son tour. Le bazig kamm (crosse) est l'ancêtre du hockey. Deux camps se disputent une boule de bois qu'il faut placer dans le but adverse (sauf dans le pays rennais où le trou est unique et le vainqueur est le premier à mettre la boule dans le trou).

Les chants ne sont pas absents des journées des jeunes pâtres, puisqu'ils en connaissent de nombreux, dont ils se répètent les couplets d'un champs à l'autre.

Les plus jeunes apprennent auprès des pâtres les plus vieux les races d'animaux et d'oiseaux, les différents arbres, les plantes médicinales. Une bonne part de l'apprentissage des enfants se fait donc de manière horizontale, entre eux, sans le recours des adultes. On les voit même parfois dans les mares s'apprendre mutuellement à nager.



CREDITS PHOTOS ET ILLUSTRATIONS
Pages 1,2,6, 8, 9: dessins de Christophe TROSSEAU
Page 5: dessin de Linda RAYMOND
Photos: village de Poul-Fetan